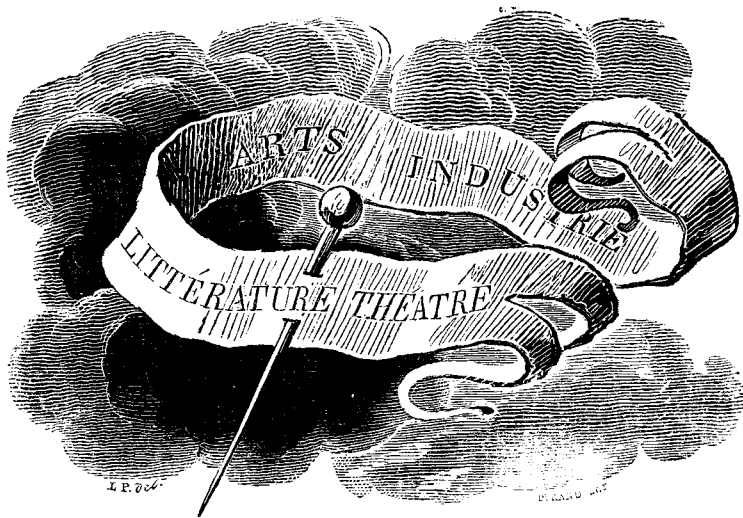


N° 34.

1^{re} Année.

L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



DIMANCHE

17 Mai 1835.

ON S'ABONNE, à LYON, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Louis Babeuf, rue St-Dominique, et Chambet fils, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.



L'ÉPINGLE,

Journal de Lyon.

TIRONS AU SORT.

ANECDOTE MARITIME.

Cette anecdote est un des mille petits épisodes de la révolution de St-Domingue, ce grand drame si fécond en contraste, drame si saillant et si bizarre. C'est une histoire simple comme j'aime parfois à les faire; histoire sans femmes et sans amour, histoire à deux personnages, sèche comme un chapitre de la *Morale en Action*. Ce n'est pas un conte, mais une anecdote, un fait, et j'ai préféré le rôle d'historien au rôle de conteur, car le drame le mieux inventé ne sera jamais aussi pathétique que la vérité nue.

Les noirs étaient en pleine révolte. Le rotin des colons avait usé la patience de ces misérables, et le réveil éclata terrible et implacable. La révolte, aux blasphèmes de mort, aux bras décharnés et meurtris, aux haches sanglantes et aux torches incendiaires, vint se jeter, hurlante, aux travers des plaisirs et de l'insouciance aveugle et paresseuse des colons, car ils dansaient, les malheureux! pendant que les esclaves jetaient leurs premiers cris de vengeance.

Ceci est à lire dans l'histoire.

Poursuivons la nôtre.

Une habitation située à un quart de lieue de la mer avait été attaquée des premières. Les colons avaient tous péri, hommes, femmes, vieillards, enfans, — hors deux jeunes gens nommés Prosper et Maurice, amis de cœur

et d'enfance, qui se frayèrent une route de cadavres avec le sabre et le pistolet; les noirs se mirent à leur poursuite, comme les chiens après le sanglier. Mais les deux colons, arrivés au bord de la mer, se jetèrent dans une embarcation qui se trouvait là de grand hasard et s'éloignèrent rapidement.

Ils n'étaient pas à une portée de fusil en mer, que le rivage était couvert de leurs ennemis. Ces derniers, frémissant de rage de les voir échapper, brandissaient les haches et les piques dont ils étaient armés, d'une manière menaçante, et faisaient retentir d'épouvantables clameurs. Quelques-uns des plus furieux se précipitèrent à l'eau pour les atteindre à la nage, ou sautèrent dans deux autres barques attachées au rivage pour chercher à les rejoindre. Mais ce fut une chasse inutile, et les deux amis purent bientôt se croire sauvés.

Quatre heures après leur départ, nos fugitifs s'aperçurent qu'ils n'avaient de provisions que pour un jour au plus, — et il fallait plusieurs jours pour gagner une autre île des Antilles.

A cette terrible découverte ils se regardèrent: — ce regard leur révéla toute leur destinée. Seulement ils espérèrent dans l'apparition de quelque navire.

Mais un jour se passa, — deux jours, — le troisième jour la mer devint calme.

Il n'est pas besoin, je pense, de me poser ici en orateur, de jeter un coup-d'œil sur mon habit noir pour me convaincre qu'il est irréprochable, de me faire un gracieux sourire, et après avoir bu un verre d'eau sucrée,

de vous décrire emphatiquement les horribles tortures des deux amis, les angoisses de la faim et du désespoir. Non que ce soit un fort joli tableau à présenter à celles de mes aimables lectrices qui recherchent les émotions fortes, mais cette peinture a été faite cent fois et entre autres par deux très-excellens maîtres en matière maritime, savoir, sir Daniel de Foë et M. Eugène Sue. Je prends donc la liberté de vous renvoyer à Robinson Crusoë et au second volume de la *Salamandre*.

Les misérables, réduits à mourir de faim, se regardèrent d'un œil fauve, se mesurant comme deux bêtes féroces prêtes à s'entre-déchirer.

Mais ils étaient également grands et forts, également armés d'un bon poignard.

Tout-à-coup une pensée vint à Maurice, — et il bondit de joie.

L'autre, à ce mouvement étrange, lui avait présenté la pointe de son poignard, croyant que son ami voulait l'attaquer : Maurice sourit, et ricana d'une manière convulsive : — Écoute, ami, — dit-il, et ne crains rien.

— J'écoute, dit Prosper.

— Veux-tu vivre à tout prix !....

— A tout prix ! et il regarda son poignard d'un air sombre.

— Eh bien ! Prosper, un de nous sera sauvé, et nous resterons amis.

Prosper regarda encore son poignard, qui luisait aux rayons du soleil....

— Tu ne me comprends pas, dit Maurice.

— Parle, — répondit l'autre, laconiquement.

Maurice jeta un regard autour de lui, il ne vit rien que le ciel pur, azuré, et nuancé de bandes rougeâtres, et la mer douce et calme, se ridant à peine sous une brise légère, balançant mollement la barque, comme une mère son enfant au berceau, et se jouant au soleil.

— Rien que la mer et le ciel. Plus d'espoir, murmura-t-il.

— Prosper alors d'un ton goguenard. — Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir !....

— Prosper, il ne s'agit pas de plaisanter : l'un de nous doit mourir pour que l'autre vive !

— Est-ce un combat que tu me proposes, Maurice ?

— Non, j'ai trouvé un autre expédient moins cruel, une heureuse idée, voici :

Le sang peut nourrir celui qui le boit ; il faut que l'un de nous donne son sang à l'autre. Tirons au sort.

— Tirons au sort, dit Prosper ; et se soulevant sur ses jambes amaigries et faibles comme celles d'un fiévreux, il alla à Maurice.

Les deux amis s'embrassèrent sans mot dire, — baiser d'une séparation éternelle !

Dans cette étreinte seulement, ils sentirent combien ils s'aimaient, mais ils sentirent aussi la nécessité de la mort de l'un d'eux.

Ce fut un beau et solennel moment !

Puis ils tirèrent au sort, à qui mourrait.

Le sort ne les épouvanta pas, car ils étaient de bonne foi, les deux amis. — C'étaient de jeunes hommes que l'âge n'avait pas encore rendus raisonnables, c'est-à-dire en termes plus vrais, — égoïstes.

Maintenant meure qui voudra, Prosper ou Maurice, Maurice ou Prosper, nous plairons le survivant.

Le sort condamna Maurice, et il accepta cette condamnation avec joie. — Il allait mourir d'une si belle mort, et sauver son ami.

Prosper ne prononça pas un mot.

Maurice saisit son poignard, et s'ouvrit une veine brutalement, comme il eût fait d'un cheval attaqué de la morve.

Le sang jaillit à flots ; il tendit précipitamment son bras à l'autre jeune homme : c'est le plus pur de mon sang, ami ! n'en perds rien, pas une goutte, car il m'en reste bien peu.

Prosper appliqua avidement ses lèvres froides et décolorées à la blessure, comme un enfant à la mamelle de sa mère : — Il but jusqu'à ce que Maurice tomba épuisé. — Alors lui se mit à genoux, et baisa de ses lèvres ensanglantées les lèvres bleuâtres de son ami.

Il reçut son dernier soupir.

Dans ce moment, un vaisseau pointait à l'horizon. — C'était le brick *l'Atalante*, un vaisseau français.

Les hommes envoyés pour reconnaître la barque, trouvèrent un cadavre, et un homme évanoui couché sur ce cadavre.

On parvint à le rappeler à la vie.

C'est aujourd'hui un très-honorable député du centre, fort revenu de ses erreurs de jeunesse, mais qui parle toujours avec beaucoup de sensibilité de son ami Maurice.

Je tiens cette histoire d'un vieux matelot de l'*Atalante*.

EMMANUEL G.

CORRESPONDANCE THÉÂTRALE.

Brives-la-Gaillarde, le 12 mai 1855.

AU RÉDACTEUR GÉRANT DE L'ÉPINGLE.

Monsieur,

J'ai lu dans votre feuille le compte-rendu d'une partie des débuts de vos théâtres, j'ai vu avec étonnement que dans une ville aussi importante que Lyon, il y eût à la fois tant d'indifférence pour l'art et si peu de sympathie pour les artistes. Vous vous récriez à juste titre contre cet usage monstrueux des cabales, soit pour ou contre, qui enlève la liberté de jugement au public consciencieux et détruit souvent, chez l'acteur, des moyens que le calme et l'impartialité lui permettraient de développer.

Autant qu'il peut être permis à une petite ville de se comparer à la *seconde ville du royaume*, permettez-moi de vous soumettre le procédé que nous employons ici pour laisser aux débuts toute leur liberté, et à la représentation, une tranquillité sur laquelle ont compté ceux qui ont acheté à la porte le droit de jouir du spectacle.

D'abord, toute manifestation bruyante est interdite pendant l'action de la scène, c'est dans l'entre-acte seulement qu'on peut émettre son jugement pour ou contre, et voici comment on remplace les claques et les sifflets, démonstrations ignobles, dignes tout au plus des organes du singe. De même que Jacotot avait choisi *Télémaque* pour base de l'enseignement de sa méthode, de même le public Brivo-gaillardin a choisi la chanson de *Malborough* pour exprimer son opinion sur le compte d'un débutant; seulement on substitue le nom de l'artiste à celui de *Malborough*: ainsi, après le premier acte, le spectateur que le débutant n'a pas satisfait, s'écrie sur l'air de la chanson: *Monsieur* (tel ou tel) *s'en va-t-en guerre!* Si ce premier cri trouve des sympathies, elles se révèlent par le refrain: *Mironton tonton, mirontaine, ne sait quand il viendra*: on s'arrête-là pour le premier début. Au second début on continue la chanson, et enfin, au troisième, si l'acteur est accueilli, on le proclame par le chœur: *Non* (tel ou tel) *n'est pas mort! non Malborough n'est pas mort, car il vit encor!!!* Dans le cas de rejet, on chante: *Monsieur* (tel ou tel) *est mort, mort et enterré, je l'ai vu porter en terre, etc.*

Il est bien entendu que chacun des couplets ne peut être répété; les deux partis exclament l'un après l'autre leur opinion formulée par le refrain de *Malborough* et la majorité des voix décide.

Tel est l'usage de Brives-la-Gaillarde, et nous nous en trouvons bien; je désire, dans l'intérêt des Lyonnais, que vous puissiez le faire adopter à vos théâtres.

Agréer, etc., etc.

ANTICLARG,
Sectateur de *Malborough*.

Les Diamans perdus.

BALLADE ILLYRIENNE.

Il était un riche corsaire,
Né tartare, ayant nom Tirkan,
Riche des profits de la guerre,
Il se fixa dans Astrakan:
Il était encor tout de flamme
A cinquante ans pour les amours:
Il aimait tendrement sa femme...
Elle l'était depuis trois jours.

Dans cette troisième journée
Sur son vaisseau, le bon marin,
Pour célébrer son hyménée
Donnait un splendide festin,
Il but trop: c'était son usage:
Hélas! un buveur inexpert
Ne se doute guère au potage
De ce qui l'attend au dessert.

« Est-il, s'écriait le corsaire,
Un sort plus heureux que le mien?
Je fus un héros à la guerre,
J'aime ma femme et je bois bien.
Ah! qu'il est bon!... Ah! qu'elle est belle!...
Vivent le vin et les amours!
Puisse ma femme être immortelle,
Et puisse-je boire toujours!

« Protecteur de mes entreprises,
Père *Océan*, à toi je dois
Mes succès et mes riches prises,
Et ces vins exquis que je bois!
Me sera-t-il donc impossible
De m'acquitter avec éclat?
Ah! pour un cœur noble et sensible
Qu'il est pénible d'être ingrat! »

« Que dis-je? Ah! reçois dans ton onde
— Reprit Tirkan avec transport,
Ce que j'ai de plus cher au monde,
Un inestimable trésor! » —
A ces mots qu'à peine il achève
Soudain aussi prompt que l'éclair,
Il saisit sa femme, l'enlève,
Et la précipite à la mer.

Observez que l'infortunée
Portait de riches vêtements;
Et que sa tête était ornée
De perles et de diamans;
Si bien que le fougueux Tartare,
Trop généreux et trop barbare
Au dieu du liquide élément
Fit un magnifique présent.

Mais, ô providence suprême!
Il est un Dieu pour les buveurs!
La dame, dans cette nuit même
Dut son salut à des pêcheurs.
Tirkan de l'avoir retrouvée
Fut joyeux, mais un peu confus:
Car si la dame fut sauvée,
Les diamans furent perdus.

G....

Chronique théâtrale.

DÉBUTS.

Dans le *Pré aux Clercs*, donné mercredi, M. Chardon a fait son troisième début; le public aurait eu mauvaise grace à le repousser, car cet acteur est déjà une connaissance qui a paru plusieurs fois entre ses débuts, soit par obligeance, convenance ou utilité: au surplus, M. Chardon quoique un peu monotone, a rempli dignement le rôle de *Giraud*. M^{me} Rickmans a été moins heureuse dans celui de *Marguerite*, sans doute à cause de la comparaison qu'on a faite de sa voix à celle de M^{me} Vadé-Bibre; cependant cette artiste n'est pas sans talent; sa voix est juste, expressive même, lorsque l'émotion ne la paralyse pas; avec de l'étude et de bons conseils, nous croyons que M^{me} Rickmans pourrait tenir son emploi assez heureusement. Nous attendons son troisième début. M^{lle} Bouvaret était bien la plus jolie *Nicette* que nous ayons eue dans le *Pré aux Clercs*; elle a partagé les applaudissemens avec M^{me} Dérancourt, dont l'admirable voix semblait ce soir-là plus harmonieuse que jamais; décidément M. Sylvain a du goût, de

l'ame et une jolie voix, cela fait passer sur quelques défauts d'accessoires dont il se corrigera sans doute avant qu'on puisse les lui reprocher.

Jeudi. Relâche au Grand-Théâtre pour les répétitions de *Mazaniello*; le public est allé rire au Gymnase sous le gai comique de M^{me} Adam et de Barqui; on a ri, mais on aurait préféré rire devant une pièce moins vieille que *Zoé ou l'Amant prêté*. Le lendemain, la reprise de *Thérèse* avait attiré les amateurs du bon genre mélodrame. M^{me} Danguin y a mérité, comme par le passé, de justes applaudissemens. La pièce a été en général rendue d'une manière satisfaisante.

Tandis que tout se passait comme en famille au Gymnase, l'orage grondait au Grand-Théâtre. Le troisième début de M. Delpoux, première basse-taille chantante, dans le rôle de *Ruffio* de *Mazaniello*, avait réuni le ban et l'arrière-ban des dilettanti siffleurs; on ne voulait pas de M. Delpoux, le parti était pris; on a cependant laissé jouer les trois premiers actes de l'opéra sans trop de bruit, et il faut convenir que M. Delpoux s'est en général montré meilleur qu'on ne devait l'attendre; il a purement chanté surtout le morceau des *Faux titres* au troisième acte; mais son rôle a fini là ainsi que la pièce; le rideau s'est en vain levé sur le quatrième acte, les sifflets ont continué de plus belle; on a appelé le régisseur, et comme à l'ordinaire, on n'a su que lui demander; on vociférait le rejet de M. Delpoux, et on voulait que la pièce continuât; M. Delpoux dont le public ne voulait plus, avait certainement le droit de ne plus vouloir du public, il s'est retiré et *Mazaniello* aussi. Ainsi ont fini les débuts de M. Delpoux qu'on aurait pu traiter avec une justice moins rigoureuse: mais cela est si bon et si beau de siffler! On soupe de meilleur appétit.

Grand attachement à la vie.

Le dégoût de la vie dont sont imbus tant de jeunes gens et même des vieillards, n'avait point atteint l'un des habitans de la ville de Cambrai. Parvenu à l'âge de 91 ans, Antoine Podevin trouvait que la vie a encore des attraits; la mort ne lui souriait point. Ce vieillard vient de mourir, et ceux qui lui donnaient les derniers soins ont été, quelques heures avant le moment fatal, fort surpris de voir que le moribond avait déserté le lit de douleur: il s'était réfugié dans une grande armoire pour échapper à la mort.

EXEMPLE DE TOLÉRANCE.

Les protestans de Now-Howen, diocèse de Boston, ont fait don à l'église catholique de cette ville, dont les vases sacrés avaient été volés l'année dernière, d'un calice d'argent sur le pied duquel a été gravée une inscription portant que le don venait d'eux.

CONCERT

DONNÉ

PAR M^{me} SERVAJEAN,

DANS LA SALLE DE LA LOTERIE,

Le 23 Mai, à huit heures du soir.

PROGRAMME.

- 1^o Symphonie de Bethowen.
- 2^o Couplets de *Lestocq*, avec refrain.
- 3^o Solo de trompette par M. LUIGINI.
- 4^o Polonaise des *Puritains* chantée par M^{me} SERVAJEAN et chœurs.
- 5^o Solo exécuté par M. DONJON.
- 6^o Duo de *Guillaume Tell*, chanté par M^{me} SERVAJEAN et M. T...
- 7^o Variations brillantes pour le violon, exécutées par M. CHERBLANC.
- 8^o Air du *Pirate*, chanté par M. T...
- 9^o Air de *Moïse*, chanté par M^{me} SERVAJEAN.
- 10^o Ouverture des *Francs-Juges*.

On peut se procurer des billets chez tous les marchands de musique et chez le concierge de la salle de la loterie.

La Pologne.

Scènes historiques, monumens, monnaies, médailles, costumes, armes, portraits; sites pittoresques, châteaux, édifices, églises, monastères; curiosités naturelles; peinture de mœurs, costumes, cérémonies civiles, militaires et religieuses, danses; contes, légendes, traditions populaires; géographie, statistique, esquisses biographiques, éphémérides; littérature, poésie, beaux-arts, musique.



RÉDIGÉE PAR UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS,

Sous la direction de

LÉONARD CHODZKO.

60 LIVRAISONS

De chacune 8 pages, ou 16 colonnes de texte grand in-8^o,

ORNÉES DE GRAVURES SUR ACIER.

6 SOUS LA LIVRAISON.

On souscrit à Lyon chez tous les Libraires et au bureau de l'ÉPINGLE.

RESTAURANT.

GRANDE RUE MERCIÈRE, N^o 56, AU FOND DE L'ALLÉE.

On sert à toute heure à la carte et au prix fixe: dîner à un franc vingt centimes, composé de potage, trois plats, dessert, demi-bouteille, pain, et à un franc cinquante centimes, la bouteille entière; déjeuner à quatre-vingt-dix centimes, composé de potage, deux plats, demi-bouteille et pain. On loue des chambres garnies au jour et au mois; on donne des cabinets aux sociétés qui veulent être séparées, et on reçoit des pensionnaires.

On DEMANDE pour premier CLERC, à la campagne, un jeune homme capable de diriger une étude en l'absence du notaire.

S'adresser à M^e Henry, notaire, place de la Préfecture, n. 7, à Lyon.